L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton, Edouard VII.
7me PAGE.
Faits Divers.
8me PAGE.
Les Montagnes Noires.
Le P'tit Bleu.
Cuisine.
Un Torero célèbre.
La Perle, conte.
10me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Le Secret d'une Fleurette.
Une Légende des Bords du Rhône.

M. Taft et les Travailleurs.

Jusqu'ici, l'administration de M. Taft n'a été marquée par aucun incident de nature à créer au chef de la nation des inimitiés, ni même à amoindrir sa popularité. En tout et partout, l'hôte de la Maison Blanche s'est montré à la hauteur de ses responsabilités très lourdes ; toujours, tout en faisant preuve d'une loyauté parfaite, d'une sincérité scrupuleuse, il est parvenu à donner satisfaction à ceux qui l'allaient consulter sur des questions d'un caractère général, d'intérêt public.

Mr. Taft est un esprit large, libéral, primesautier et bien pondéré. Il sait que par la nature même de son mandat, sa sollicitude doit être acquise à tous ; il est le Président de tout un peuple et non d'une coterie, d'un parti ; puisse-t-il toujours le comprendre !

Il y a un jour ou deux, il a reçu à sa présidentielle demeure la visite d'une délégation de travailleurs : les repésentants de la Fédération américaine du Travail, et avec eux a discuté plusieurs problèmes. La délégation avait à sa tête le leader bien connu, Samuel Gompers, et l'entretien, qui a duré deux heures au moins, a été des plus agréables.

M. Taft ne s'est pas contenté d'écouter les travailleurs avec une attention soutenue, mais souvent il a interrogé ses interlocuteurs sur des questions qu'il tient à connaître, pour les étudier dans l'intérêt du bien public.

Dans la délégation se trouvaient, paraît-il, des hommes appartenant à des Unions qui avaient combattu M. Taft durant la campagne présidentielle ; mais le Président a été à leur endroit d'une correction irréprochable ; il leur a fait voir qu'il ne leur tenait nullement rigueur d'avoir été ses adversaires politiques : ils en avaient eu le droit, et ne doivent pas pour cela être privés de leurs privilèges de citoyens américains.

Plusieurs questions ont été effleurées, celles entr'autres de l'"Injonction," de la loi de huit heures de travail, du travail des convicts ; il a été parlé aussi de la mise en accusation des chefs des travailleurs au Sud pour prétendues violations de la loi Sherman contre les syndicats ; du danger de la dissolution de toutes les organisations de travail en vertu d'une stricte interprétation de la décision de la Cour Suprême ; du maintien de la paix internationale ; des travaux du Canal de Panama ; de l'adhésion au droit d'asile donné par notre pays aux gens qui, pour délit politique, s'évadent du leur, et enfin du travail de l'enfant.

M. Taft a assuré à ses visiteurs qu'il considérait la loi contre l'injonction comme une des plus importes qui soient, et qu'il croyait avoir fait connaître avec netteté, avec clareté sa pensée à cet égard dans le discours qu'il avait prononcé en juillet dernier, à Cincinnati, en acceptant la candidature à la présidence que lui offrait le parti républicain, pensée qu'il avait encore exprimée dans son discours d'inauguration.

Les leaders de la Fédération du Travail ont exprimé une opinion sur chacune des questions agitées et ont prié le Président de bien vouloir contribuer par sa puissante influence à en faire le sujet d'une prochaine législation.

M. Taft, en diplomate avisé, ne s'est engagé à rien qu'il ne dût. Il a été accueillant, il a été courtois, il a été sincère ; mais il préfère agir sans promettre, plutôt que de promettre sans tenir. Il a dit dès son arrivée au pouvoir qu'il voulait que, sous son administration, l'harmonie régnât entre tous les Départements du gouvernement ; et pour qu'il en soit ainsi, il n'excédera pas ses pouvoirs, pas plus qu'il ne permettra que l'on vienne braconner sur son terrain.

Vieilles rues, vieilles maisons.

On ne naît plus beaucoup rue Saint-Marc. Quel est l'homme célèbre qui consentirait à habiter une des vieilles maisons de cette vieille rue ?

C'est là, pourtant, que naquit M. René Doumic, le nouvel académicien, tout à côté de M. Ernest Legouvé, qui, brave homme, accueillait souvent cet écolier studieux et permit à ses petits-enfants, Georges Desvallières et Maurice, futur vaudevilliste, de se lier avec lui d'amitié.

C'est ainsi que René Doumic passa partie de sa jeunesse dans ce triste et sombre immeuble qu'Ernest Legouvé habita jusqu'à sa mort, et c'est dans la salle d'armes du vieil écrivain que M. René Doumic prit sa première leçon d'escrime.

Qui disait donc que les gloires littéraires viennent du Midi ? Au lycée Condorcet, René Doumic se partagea tous les prix avec M. Théodore Reinach et eut pour condisciples Henri Lavedan et Abel Hermant, futurs auteurs dramatiques, et M. Bergson, futur professeur de philosophie au Collège de France. M. Paul Hervieu, peu avant, avait passé sur ces mêmes bancs...

A peine sorti de l'Ecole normale, René Doumic épousait la sœur de Pierre et de Jean Veber, des Parisiens encore.... Si, dans la littérature, on ne naît pas beaucoup rue Saint-Marc, on naît tout de même pas mal à Paris.

EDOUARD VII

Il n'y a rien d'extraordinaire à glaner dans la biographie enfantine d'Edouard, dix-huitième prince de Galles. C'était un bébé plein de vie et d'exubérance, ne demandant — comme tous les enfants — qu'à courir et à jouer, sans se soucier plus de son titre que de son rôle à venir.

Un jour, lady Seymour demandait de ses nouvelles au duc de Wellington qui était allé lui présenter ses hommages.

—Il va très bien, madame! répondit le héros.... S'il est vrai, comme on le prétend, que les enfants qui crient fort et qui donnent force coups de pieds sont doués d'une santé excellente, je puis vous certifier, par mon propre temoignage, que la santé du jeune prince de Galles est plus que parfaite!....

En 1846, le sculpteur Burnard fut chargé de modeler les traits du petit Edouard. Les nombreuses séances de pose impatientaient l'enfant, qui préférait de joyeuses gambades à l'immobilité exigée par l'artiste. Pour le distraire, celui-ci lui prêta un moule et un peu de terre glaise. Pendant quelques instants, tout alla bien. Edouard s'efforça d'imiter les geste du sculpteur et ses petits doigts se barbouillèrent à plaisir de la substance molle. Puis, tout à coup, las de ce jeu, il trouva plus amusant de bombarder Burnard, en pleine figure de grosses boulettes de glaise.

Sa gouvernante, impuissante à le rappeler à la raison, dut aller prévenir la reine, qui lui fit aussitot présenter des excuses à l'artiste.

De bonne grâce, il obéit. Et, tendant sa petite main:

—Ne m'en veuille pas, Burnard .... dit-il gentiment.... Je ne recommencerai plus, car maman a dit que cela me ferait changer en âne!

Un jour, en descendant de cab, il aperçoit un aveugle accompagné de son chien, faisant des gestes désespérés, n'osant traverser la rue au milieu du flot incessant des voitures. Le prince, sans façon, saisit l'infirme par le bras, le chien par sa laisse, puis les conduit tous deux obligeamment sur le trottoir opposé.

Il n'attendait, certes, aucun remerciement pour ce menu service, qui cependant n'était pas passé inaperçu; car, peu de temps après, il recevait à Marlborough-House, d'un donateur inconnu, un magnifique encrier d'argent massif auquel étaient jointes ces lignes: "Au prince de Galles, en souvenir d'une de ses bonnes actions, de la part de quelqu'un qui l'a vu secourir un aveugle, perdu dans l'embarras d'une voie publique."

Plus récemment, inaugurant quelque exposition, Edouard VII traversait une foule compacte que la police avait peine à faire écarter devant lui. Dans sa hâte à se retirer du chemin du roi, un des assistants, infirme, laissa tomber la canne sur laquelle il s'appuyait. Le roi, le plus simplement du monde se baissa, la ramassa, la tendit au boiteux et continua sa route.

Quelques jours plus tard, par un envoi anonyme, le roi recevait une canne, qui portait gravée, la date de cette rencontre, avec quelques mots exprimant une respectueuse gratitude.

En mai 1903, Edouard VII était reçu à Paris avec les honneurs souverains. Au programme des fêtes organisées à cette occasion, on n'avait pas oublié — car il est très sportsman — de faire figurer une réunion hippique extraordinaire. Ces courses eurent lieu à Longchamp, un samedi. Dans la tribune officielle, à côté du président Loubet, le roi prenait comme à l'habitude le plus vif intérêt aux exercices du turf.

Tout à coup on vit son front se rembrunit. Il cessa de braquer sa lorgnette sur les chevaux prêts au départ.... Il regardait ailleurs, avec une insistance étrange, et toute sa physionomie reflétait un pénible mécontentement.

L'officier attaché à son service s'inquiéta, lui demanda la cause de son trouble:

—Tenez, là, voyez-vous?..... répondit à voix basse le bon monarque.... Cette malheureuse que la police bouscule.... Vous me feriez plaisir en donnant des ordres pour qu'on cesse de la maltraiter....

Quelques instants après, au grand ébahissement des belles dames du pesage et à sa propre stupéfaction, la pauvre femme — une petite marchande égarée par mégarde en ce lieu — était autorisée à s'asseoir au bord des tribunes, entourée de mille prévenances par les agents de l'autorité et bien loin, sans doute, de soupçonner à qui elle était redevable d'une telle faveur.

Débarrassé de ce souci, le roi reprit sa jumelle et suivit alors avec passion toutes les péripéties de la course. Au moment de l'arrivée, il dit à ses voisins:

—Le Tsar! Le Tsar!.... C'est le Tsar qui gagne!....

Ce cheval avait, en effet, passé le poteau avant les autres.

—Vous voyez!.... ajouta-t-il gaiement Le Tsar est arrivé "comme dans un trône" et je vais toucher la forte somme. Allons! Tant mieux! Cette petite bonne femme m'a porté bonheur.....

Mille anecdotes de ce genre pourraient être citées en témoignage de la simplicité charmante et de la rondeur d'Edouard VII. Rappelons-en une qui fit le tour de la presse anglaise il y a bien des années.

Le roi n'était alors que prince de Galles. Il se promenaient, un soir, avec un lord de ses amis, à travers les rues de Londres. C'était en plein hiver; il faisait très froid. Pour se réchauffer les mains, le prince s'avisa d'acheter des pommes de terres bouillies à l'eau, qu'on vend là-bas, à certains coins de rue, comme à Paris des pommes de terre frites et des marrons.

Il s'arrêta devant l'échoppe d'un marchand et lui demanda deux pommes de terre très chaudes, une pour chaque main. Son compagnon ne crut pas pouvoir se dispenser de suivre l'exemple de son futur souverain. Après quoi, le prince et le lord reprirent leur route, les mains dans les poches de leur pardessus et tenant dans chacune une pomme de terre toute bouillante.

Or, le marchand avait reconnu ses clients de haute marque. Sans sourciller, sans rien laisser paraître de son étonnement, il avait empoché les quelques pence qui lui avaient été donnés en échange de ses pommes de terre. Mais, dès le lendemain soir, on voyait s'étaler au-dessus de sa misérable échoppe un superbe transparent illuminé sur lequel flamboyaient les armes royales d'Angleterre accompagnées de la classique devise: "By appointment to the Prince of Wales" (fournisseur du prince de Galles).

L'histoire ne tarda pas à parvenir aux oreilles du prince, qui s'en amusa fort et fit remettre à ce fournisseur d'occasion un petit cadeau, à condition, toutefois, qu'il fît disparaître sa tapageuse et compromettante enseigne.

Le prince Georges de Serbie.

On a beaucoup parlé, dernièrement, dans les journaux du monde entier, du prince Georges de Serbie, qui vient d'abdiquer avec tant d'éclat. Dans le "Journal de Genève", M. Philippe Monnier trace un fin croquis du fils cadet du roi Pierre, actuellement héritier présomptif.

Le petit prince de Serbie a passé son enfance à Genève. Comme tout bon Genevois, il a passé par l'Ecole du "Bourg de-Four".

C'était alors un petit garçon de huit à onze ans, grave, consciencieux et réfléchi. Il possédait le charme prenant des races slaves et montrait dans des yeux splendides le regard d'une amitié extrême. Il avait soif d'affection comme ceux dont l'enfance demeure frustrée de la tendresse d'une mère, et quelquefois, déjà parti de l'école, il y revenait en courant pour le simple plaisir d'embrasser l'institutrice.

On lui disait "tu" et on l'appelait Sandro.

Son argent—le roi son père avait le bon esprit de lui en donner très peu—ne fondait point dans ses mains d'écolier. Il en tenait un compte exact jusqu'à la minutie. Il connaissait les boutiques où les choses sont à meilleur marché. Sur la place du Molard, au cœur de Genève, il achetait des fleurs qu'il voulait choisir à son gré et qu'il arrangeait en menus bouquets avant de les offrir.

Il demandait quelquefois :

—Pourquoi y en a-t-il qui sont nés pour être rois et d'autres pour être balayeurs de rues ?

On lui répondait :

—Chacun a son devoir ici-bas. Un bon balayeur de rues vaut mieux qu'un mauvais pas roi.

—Mais moi, ajoutait-il au bout d'un silence, je ne serai roi.

De par un coup soudain de la bascule qu'agitent des convulsions lointaines et de mystérieuses combinaisons, c'est lui qui sera roi. Il succédera sur un trône chancelant à ce monarque Pierre auquel il témoignait un respect passionné.

Et M. Ph. Monnier de conclure avec philosophie : "Peut être que pour la félicité du pauvre enfant, il aurait mieux valu qu'il fût un balayeur de rues."

AMUSEMENTS.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum qui sera inauguré demain soir, est incontestablement l'un des meilleurs de la saison.

Il est composé de plusieurs numéros de choix au nombre des quels il faut tout particulièrement citer une jolie comédie intitulée "Chums" dont on dit le plus grand bien. Cette pièce est interprétée par Mlle Taylor, une comédienne de talent, qui est secondée par plusieurs excellents artistes, entre autres Louis Riboin, Eleanor Pierson et Lawrence Grattan.

Le trio Frederick Raymond, se fera entendre dans un morceau d'opéra "The Knights of Old". Harry Armston et Billy Clark paraîtront dans une petite farce intitulée "Finding a Partner". Ce programme est complété par Selma Bratz ; Bissonette et Newman deux athlètes ; M. et Mme Frank Colby, prestidigitateurs et Dave Nowlin, un chanteur doué d'une voix superbe.

Comme cela est toujours le cas lors d'un changement de programme, le Kinodrome produira des vues absolument nouvelles.

WHITE CITY.

CITÉ BLANCHE.

Comme tout le faisait prévoir l'ouverture de la Cité Blanche a été un véritable succès. Le parc aménagé à nouveau et brillamment illuminé, présentait un coup d'œil superbe et c'est par milliers que les Néo Orléanais se sont pressés hier soir dans les allées finement sablées, admirant les prodiges de décoration exécutés par la nouvelle direction.

Rien n'a été négligé pour plaire au public et la nouvelle Cité Blanche deviendra rapidement le lieu de rendez-vous le plus fréquenté du public.

Le programme de vaudeville, fort bien composé, a été exécuté à merveille et chaque numéro a été accueilli par des applaudissements prolongés. Au nombre des artistes qui ont paru sur la scène il faut tout particulièrement citer Mlle Muriel Window, une jeune soprano dont la voix ravissante a charmé l'audience.

Henry Helm, un baritON à la voix bien timbrée a interprété avec distinction plusieurs morceaux qui ont tout particulièrement plu au public.

On ne peut que faire l'éloge de l'orchestre Métropolitan, qui sous la direction du professeur Restreff a exécuté un programme de choix.

Plusieurs divertissements d'un genre absolument nouveau sont offerts au public, et tout permet de prévoir que la saison qui commence sera couronnée de succès.

PENSEES.

La maladie et le malheur sont des travailleurs qui ne chôment jamais.

La charité et la reconnaissance sont deux sœurs qui se cherchent, et qui ne se sont jamais rencontrées.

VOLE.

L'avant-dernière nuit Chas Trapp demeurant rue Jackson, 3306, se trouvait dans une maison malfamée rue Perdido, 1301, où une négresse du nom de Mary Reed lui a volé une somme de $80.

MLLE SELMA BRAATZ,
Jongleuse européenne habile, à l'Orpheum.

de concerter ensemble, avant mon arrivée, ni les détails, ni les termes....

La voix de Michel s'altéra :

—M'accusez-vous donc ?

—En toute sincérité, vos réponses vous accusent d'elles-mêmes, monsieur... Pour échapper au soupçon qui commence à se lever dans mon esprit, vous n'avez qu'à me révéler la signification de l'ordre apporté par Lardiez. "Aujourd'hui" et à m'expliquer, de point en point, quel fut l'emploi de votre temps.

—Je ne dirai rien de plus.

—A votre aise.... Vous ne vous en prendrez qu'à vous de la décision à laquelle je vais être obligé de m'arrêter.

M. Menestreau commençait à s'énerver.

Il alla conférer dans un coin du salon avec M. Delcombrat, Michel relevait la tête et, en les regardant, essayait une attitude de bravade. Au fond, il était tenaillé par l'épouvante. Le terrain manquait autour de lui. Et il voyait se dresser, menaçante, l'accusation contre laquelle il ne se défendait plus....

M. Menestreau appuya sur un bouton électrique.

Mathurin Lecordier parut. Il parut même si vite-qu'il était évident, qu'en serviteur empressé, il devait se tenir aux écoutes près de la porte.

—Veuillez prier M. Laurent Bourriane de descendre....

Cinq minutes après, l'aîné des frères se présentait.

Un coup d'œil à son frère lui prouva que l'affaire tournait mal.

Le regard des deux frères voulait dire :

—Nous sommes perdus !....

Du moins les magistrats l'interprétèrent ainsi.

Comme par hasard, il arriva que le fauteuil—le seul qui fut libre—où prit place Laurent, était placé de telle sorte que l'aîné tournait le dos à Michel, qui était allé se réfugier près de la fenêtre, au fond du salon. Ce coup d'œil échangé fut donc le seul. Les deux jeunes gens ne pouvaient plus communiquer entre eux. Leur angoisse était telle que M. Menestreau la lisait, visible, sur leurs traits.

Sans autre préambule, M. Menestreau aborda la situation :

—Monsieur, vous aviez prétendu, lorsque j'ai eu le plaisir de causer avec vous tout à l'heure, que Germaine Marberoux ne vous avait pas donné de ses nouvelles au courant de la journée d'hier.... Il est étonnant qu'à une date aussi rapprochée votre mémoire vous ait si mal servi...

Laurent, brutal, n'avait pas la même patience que son frère.

—Ce qui veut dire ? fit-il avec insolence.

—Que vous m'avez menti ! fit crûment le juge, croyant le démonter d'un coup, comme il avait fait pour Michel.

Laurent se dressa, se recoiffa.

—Monsieur, je vous répondrai lorsque vous serez poli !.... Et, de plus, je vous rappellerai que vous êtes ici chez moi.... Vous y êtes même depuis fort longtemps sans aucune raison.....

—La justice est partout chez elle, monsieur, fit paisiblement le magistrat.

—Eh bien, restez ici ! J'ai l'honneur de vous saluer.

—Préférez-vous, au lieu de me répondre à Royaumont, venir me renseigner au Palais de Justice ?

—Comme il vous plaira.

—Avec cette différence, toutefois—que je livre à votre réflexion—qu'ici je vous interroge en homme qui n'a pas encore de prévention contre vous, tandis qu'au Palais de Justice, où se trouve mon cabinet, il se pourrait que vous y comparussiez entre deux gendarmes ?

—Allons donc, vous n'oseriez pas !

—Regardez, et reprenez votre calme.

Une voiture entrait dans la cour du château. La voiture était vide, mais elle était escortée par la gendamerie.

Laurent eut un sursaut. Il avait pâli !

—De quel droit ?

—Oh ! rassurez vous.... Vous êtes, je le vois, aussi prompt à vous alarmer qu'à vous mettre en colère.... J'ai des questions à vous adresser.... Si vous refusez de me répondre, je serai contraint de vous affliger de ma compagnie.... nous ferons route ensemble jusqu'à Remiremont et nous causerons durant le trajet.

—Soit, Questionnez donc.... Mais faites vite....

—S'il y a quelque retard dans vos réponses, monsieur, répliqua le juge avec une grande politesse, le mal ne viendra pas de moi, mais de vous !....

Instinctivement Laurent se retourna vers Michel pour prendre conseil, recevoir un signe, surprendre un geste, mais par hasard, M. Delcombrat s'était mis entre les deux frères.

Laurent comprit. Sa pâleur s'accentua encore. M. Menestreau souriait, aimable, sans rancune pour la grossièreté brutale de l'aîné des Bourriane.

—Vous avez reçu, hier, un homme envoyé par Germaine Marberoux....

—Oui.

—Pourquoi nous l'avoir caché?

—Aucun intérêt pour vous.

—Que voulait la mennière?

Hésitation chez Laurent. Que fallait-il répondre ? Qu'avait répondu Michel ? Ah ! s'il avait pu s'en douter pour conformer sa réponse avec l'autre ! Et ce qu'il voulait savoir, c'était écrit, là, sur ces feuilles qui s'alignaient méthodiquement sous une plume indifférente, impassible !.... Il les regardait, ces feuilles !.... Il essayait de la fouiller, de la deviner, cette écriture ! Impossible ! Et la rage le mordait au cœur.

—J'attends, monsieur... mais, vous le voyez, ce n'est pas moi qui vous retarde.

—Germaine nous envoyait un mot....

—Ce mot ?

—"Aujourd'hui !"

—Ce qui voulait dire ?

Nouveau silence. Nouvelle hésitation. Nouvelle rage des yeux qui s'injectaient de sang, pendant que les lèvres demeuraient toutes blanches.

—C'était un mot convenu entre nous et qui ne voulait rien dire de plus....

—Oh ! oh ! fit M. Menestreau en riant.... votre présence d'esprit ne vous fournit pas une explication plus ingénieuse ?....

—Cela voulait dire, en la circonstance, que Germaine nous rappelait qu'à la date d'hier il y avait juste un an qu'elle avait reçu l'aveu de notre amour.... Et c'est tout !....

M. Menestreau fit la moue.

—Peuh ! peuh ! dit-il, vous manquez d'imagination et votre frère a fait preuve de plus d'originalité.... J'admets, du reste, votre explication comme j'ai admis la sienne.... puisque je ne crois ni à l'une ni à l'autre.... Vous êtes en contradiction tous les deux.... J'ai donc, moi, le droit de chercher telle signification qu'il me plaira de trouver pour ce mystérieux: "Aujourd'hui." Voici la mienne: ce mot vous donnait un rendez vous, dans un endroit convenu d'avance—vous donnait un rendez-vous séparé, à l'un et à l'autre, un rendez vous dont la date n'avait pas été fixée précédemment et que ce mot venait fixer avec clarté.... Quel était ce rendez vous?....

—Ma réponse sera non moins précise : il n'y avait pas de rendez-vous projeté entre Germaine et nous.

—Vous étez sorti peu après la venue de Lardiez. Où êtes-vous allé ?

—J'avais besoin de me rendre au marché de Laitre.

—A pied ?

—J'aime la marche.

—Et par ce temps ?

—La neige ne m'effraie pas.

—Et en passant par la forêt ?

—N'est-ce pas le plus court ?

—Au marché, vous avez dû recontrer des gens de connaissance ?

—Je n'y suis point allé. La bourrasque m'a arrêté en route et je suis rentré.

—La neige vous a effrayé, alors?

—Quand la bourrasque cessa, il était trop tard.

—Vous vous êtes mis à l'abri ?

—Oui.

—Où cela?

—Dans les fourrés de la Gorse-à Cadot. J'ai ajusté cinq ou six fagots la tête en l'air et je me suis mis par dessous simplement.

—Et l'épreuve ?

—Je ne comprends pas.

—La fameuse épreuve d'amour à laquelle vous avait conviée Germaine Marberoux, vous et votre frère ?.... Vous n'y songiez plus ?

L'autre balbutia :

—J'ignore à quoi vous faites allusion.

Le juge fit un léger signe à M. Delcombrat qui s'écarta, découvrant Michel blême, affalé contre la fenêtre.

—Je tiens le renseignement de votre frère....

S'adressant à Michel :

—Monsieur Bourriane, expliquez lui donc de quoi il s'agit ?

Mais pris en flagrant délit de contradiction, Michel et Laurent perdirent toute contenance et gardèrent le silence.

—Tout ceci est assez clair, dit le juge.... Chacun de vous a menti.... Il faut donc que vous ayez intérêt, tous les deux, à ce que la vérité ne me soit pas connue .... Quel intérêt ? Je cherche.... vous aggravez votre situation par ce mensonge ....

La suite à dimanche prochain.

AVIS DE SUCCESSIONS

Succession de Mme Catherine Melly, veuve de Anthony Mackey.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans—No 87.097—Division D—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire dans les dix jours qui suivront la présente notification les raisons (s'ils en ont ou peuvent en avoir) pour lesquelles le compte final présenté par Mlle Katherine M. Mackey, administratrice de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément audit compte. Par ordre de la Cour.—THOMAS CONNELL, Greffier.—Guy M. Horner, avocat
18 avril—13 17 22